

L'AMOUR FOUETTÉ

Eros, ayant tiré sa flèche du carquois,
Guettaient Minerve au seuil du palais Olympique.
A braver la vertu, l'Amour souvent s'applique
Pour que, dans l'univers, rien n'échappe à ses
[lois.

L'effronté qui ne craint ni les dieux ni les rois
S'avance et vise au cœur de la vierge pudique.
Mais l'égide sacrée abritait la tunique
Et le trait émoussé se perdit dans les bois.

Minerve, rougissant d'une telle insolence,
Pour mieux saisir Eros laisse tomber sa lance
Et découvre le dos du petit enragé.

Le dieu malin reçut le fouet avec largesse,
Il en pleura bien fort sans être corrigé.
Depuis ce temps, l'Amour fuit toujours la Sa-
[gesse.

J. DE LUBAC.

LA GREVE

Le capitaine Roll signa le billet de service
et boucla son ceinturon.

La corvée, protéger contre les grévistes la
fabrique d'automobiles de l'avenue Bosquet,
était désagréable. Mais, du moins, ce serait la
dernière. Sa retraite approchait. Quelques
jours encore, et il serait libre.

—Ah! cette retraite, avec quelle impatience
il l'attendait! Elle allait lui permettre enfin
de réaliser son rêve, de vivre au grand jour.
d'épouser la mère de son petit Maurice, Pasca-
line, qu'un abîme séparait de lui depuis dix
ans : la dot.

Roll, lieutenant alors, avait connu la jeune
fille à Marseille, où elle était employée dans
une maison de commerce. Leur union était de-
meurée discrète, cachée aux yeux de tous, Pascaline gardant son loge-
ment et son emploi, tandis que l'officier continuait de vivre à la pen-
sion. La nomination du capitaine n'avait apporté aucun changement.
Pascaline était venue à Paris, avec Maurice. Elle avait trouvé une
nouvelle place, justement dans la fabrique de l'avenue Bosquet. Et
leur vie s'était poursuivie, avec la même discrétion, dans l'impatien-
ce croissante, joyeuse bientôt, des lendemains réparateurs dont l'au-
be se levait enfin.

Roll regarda sa montre. Il était en avance. Il fit un détour pour
se rendre à l'Ecole militaire, et monta chez Pascaline.

Les bras plongés au fond d'une malle, la jeune femme se redressa,
souriante, avec un cri de surprise. Un peu forte, à l'approche de la
trentaine, elle avait un joli visage plein et régulier, au teint mat.

—Tu vois, dit-elle, je profite de ce que Maurice est à l'école. Tout
sera prêt ce soir!

Mais déjà, voyant que Roll était en tenue de campagne, elle s'é-
tonnait de nouveau.

—Je suis de service pour cette grève, expliqua Roll; je ne sais
quand je serai libre!

Une contrariété mit une ombre légère au front de Pascaline. Elle
se résigna pourtant :

—Que veux-tu ? fit-elle.

Et, à son tour, elle annonça :

—Je te verrai sans doute. J'ai de l'argent à toucher à la fabrique.
J'y passerai aujourd'hui.

—Aujourd'hui ? s'inquiéta Roll.

Mais Pascaline, d'un geste brave et confiant, désarma ses craintes :

—Puisque tu seras là ! dit-elle.

Et, émus doucement, ils se sourirent, regardant, aux yeux l'un de
l'autre, s'aviver leur rêve : un amour sans fin, dans une petite mai-
son claire, là-bas, sous le ciel bleu.

* * *

Des huées violentes accueillent l'arrivée de la compagnie Roll.

Le caractère de la grève avait changé tout à coup. Depuis quel-
ques jours, l'autorité militaire avait dû consigner à la troupe des
établissements louches; et des bouges, fermés par la police à la suite
d'agressions contre des soldats, versaient à la rue des bandes de sou-
teneurs et de filles, toute une lie, bientôt accrue, devant laquelle les
grévistes se retiraient peu à peu.

Ce n'étaient plus des visages d'ouvriers que Roll trouvait devant
lui, mais des faces de barrière; plus une grève, mais une émeute. Et
l'émeute, déjà, sous des poussées profondes, battait de ses vagues les



Paysan nippon, vêtu du "mino" (manteau de paille), se rendant
à la rizière, avec sa houe et sa boîte à riz

Le rustique vêtement que nous montrons ici
est bien celui du paysan nippon : il est en paille
de riz et s'appelle "mino". nom qui est aussi
celui d'une province nippone. Les gens de la
campagne restent d'autant plus fidèles à l'usa-
ge de ce manteau national datant des temps
primitifs, que, malgré sa légèreté et son aspect
rudimentaire, il les garantit merveilleusement
contre les intempéries et que, pour l'imperméa-
bilité, comparable à celle d'un bon toit de chau-
me, il ne le cède en rien, s'il n'est supérieur,
aux tissus spéciaux les plus perfectionnés.

murs de l'usine. Les sifflets et les cris firent
place aux injures. Une sommation monta,
d'une clameur continue :

—La crosse en l'air ! La crosse en l'air !

Puis Roll, tout à coup, découvrit une tacti-
que inattendue. Les filles, surtout, appaia-
saient aux premiers rangs. De gré ou de for-
ce, les hommes les poussaient devant eux.

Le mouvement, d'abord, prit des allures de
farce. Leurs corsages clairs, leurs figures far-
dées se tassèrent. Elles riaient, une petite
peur, pourtant, au fond des yeux. Puis, de
plus braves interpellèrent les soldats.

Et Roll vit leurs rangs s'épaissir encore.
D'autres femmes aussi apparaissaient, des ou-
vrières, des curieuses, prises par la foule, sai-
sies aux épaules, poussées dans le tas, malgré
leur lutte.

Impassible, fermé dans son rôle de porterger
l'usine, il se rendait compte que, seules, des
charges de cavalerie pouvaient empêcher l'im-
monde collision, balayer l'avenue. Il avait fait
prévenir. Il attendait. Mais voici que, der-
rière le rempart des femmes, les hommes com-
mencèrent de lancer des pierres. Ça et là, un
soldat, oscillant avec un juron, ramenait, taché
de sang, le mouchoir porté à son visage. Roll
lui-même fut atteint, et son cheval se cabra.
Les filles applaudissaient. Elles ramassèrent
les pierres tombées à leurs pieds, les jetèrent à
leur tour, avec des efforts gauches qui tiraient
leurs paupières et convulsaient leurs bouches.
Une cria :

—Les lâches !

Une autre défiait :

—Tirez ! Mais tirez donc !

Pour les refouler, Roll détacha une section.
La baïonnette au fourreau, les soldats se ruè-
rent. Tout recula, pêle-mêle, sous la poussée
des crosses. Et la section revint.

On en avait fini avec l'assaut des filles. Mais
fouettés par leurs cris, grisé de tumulte, les



VUE D'UNE RUE DE MOUKDEN

Nous avons déjà eu l'occasion de parler maintes fois de Moukden,
capitale de la Mandchourie. L'intérêt que présente actuellement cette
ville, occupée militairement par les Russes, nous engage à publier la
vue typique d'une de ses rues, photographiée l'été dernier.